

**FOLLE**

## Du même auteur

Putain

*Seuil, 2001*

*et « Points », n°P1020*

*NELLY ARCAN*

# FOLLE

r é c i t

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

L'auteur remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec  
pour son soutien financier.

ISBN 2-02-066949-8

© Éditions du Seuil, septembre 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

À Nova rue Saint-Dominique où on s'est vus pour la première fois, on ne pouvait rien au désastre de notre rencontre. Si j'avais su, comme on dit la plupart du temps sans dire ce qui aurait dû être su au juste, et sans comprendre que savoir à l'avance provoque le pire, si on avait pu lire dans les tarots de ma tante par exemple la couleur des cheveux des rivales qui m'attendaient au tournant et si de l'année de ma naissance on avait pu calculer que plus jamais tu ne me sortirais de la tête depuis Nova... Ce soir-là rue Saint-Dominique, je t'ai aimé tout de suite sans réfléchir à ma fin programmée depuis le jour de mes quinze ans, sans penser que non seulement tu serais le dernier homme de ma vie, mais que tu ne serais peut-être pas là pour me voir mourir. Quand on s'est mieux connus, c'est devenu un problème ; entre nous, il y avait l'injustice de ton avenir.

Aujourd'hui, je sais que je t'ai aimé à cause de ton accent de Français où s'entendait la race des poètes et des penseurs venus de l'autre côté du monde pour remplir nos écoles, cet accent si particulier travaillé par tes années de résidence au Québec, cet accent qui te

séparait de tout le monde, des Québécois comme des Français, cet accent qui faisait de toi un porteur de la Parole comme le disait mon grand-père à propos de ses prophètes. D'ailleurs si mon grand-père avait été là, à Nova, rue Saint-Dominique, il m'aurait poussée dans tes bras pour donner plus d'élan au désastre ; mon grand-père croyait à la beauté des accidentés. Il a toujours vécu dans la résistance de la terre et dans la menace des mauvaises récoltes, mon grand-père est né en 1902 et il était cultivateur, il avait besoin du ciel à son côté pour nourrir sa famille et pourtant il attendait l'apocalypse de pied ferme, c'était son grand paradoxe.

Ton accent donnait de la perspective à notre rencontre. Quand j'étais petite, mon père lisait toujours deux fois le même livre ; la deuxième fois, il le lisait à haute voix. Pendant cette deuxième fois, l'histoire gagnait en gravité, il lui semblait que la voix pesait ses mots, il lui semblait aussi qu'un message lui était adressé du dehors. Quand mon père lisait à voix haute en faisant les cent pas dans le salon, le livre tenu à bout de bras comme un adversaire, il était comme mon grand-père, il cherchait le texte entre les lignes, il découvrait Dieu.

Que tu me parles ce soir-là avec ton accent voulait dire qu'avant de mourir, on me parlerait comme on ne m'avait jamais parlé ; ça voulait dire que dans ta bouche la vie prendrait un autre sens. À ce moment je ne savais pas que du début à la fin de notre histoire, tu me parlerais comme prévu comme aucun homme ne m'avait jamais parlé mais pas de la façon dont je m'y attendais, pas de cette façon attendue des femmes amoureuses et insatiables qui veulent s'entendre dans

la bouche de leurs hommes. Je ne savais pas non plus que moi aussi je te parlerais sans cesse et d'une façon que tu n'avais jamais connue, et que pour cette raison de mon acharnement à tout te dire, à te faire porter le monde sur le dos en cherchant à te piéger, tu me quitterais.

À ton accent s'est ajoutée autre chose, sans doute tes six pieds, tes mains de géant ou tes yeux si noirs que personne n'a jamais pu en voir la pupille. Quand j'étais petite, j'ai aimé un garçon parce qu'il portait un nom rare, il s'appelait Sébastien Sébapcédès. De ma vie, je n'ai jamais plus rencontré ce nom. Mon grand-père m'a toujours dit que les raisons d'aimer étaient puériles et sans fondement et que c'était pour cette raison de la base instable des sentiments que face à Dieu il fallait avoir la foi.

Notre histoire est née dans le malentendu de détails et elle a connu une fin tragique, mais dans le passé, ça s'est déjà vu chez d'autres. Par exemple il y a eu le prince de Cendrillon qui a traqué Cendrillon à travers son royaume avec un soulier et qui, par là, lui avouait que valser avec elle jusqu'au coup de minuit n'avait pas suffi à lui révéler son visage. Je dis qu'avec cette seule information, n'importe qui aurait pu prévoir que cette histoire n'aboutirait nulle part. Quand les parents auront appris à être honnêtes avec leurs enfants, ils pourront leur dire que rien de bon n'est sorti de cette rencontre entre un prince et les pieds de Cendrillon sinon les nombreux enfants arrivés en clôture, et que le tragique de leur histoire vient du fait qu'elle s'est arrêtée là, dans les nombreux enfants. Quand les parents seront honnêtes, ils pourront dire à leurs

enfants que dans les contes de fées on masque l'ennui de la vie en n'allant pas au-delà du constat de la procréation.

Toi aussi tu m'as aimée, mais pas tout de suite, parce que chez toi, l'amour vient après la baise ou reste à jamais là où il s'est posé la fois d'avant, dans les mains de Nadine par exemple qui savait d'instinct comment te branler, ou entre ses cuisses de brune bien dans sa peau et bien plus chaude qu'une blonde, as-tu dit un jour sans te rendre compte que je n'étais ni brune, ni blonde. On a établi quelque part qu'il faut baiser au moins dix fois avec une fille pour en être amoureux et beaucoup plus pour lui dire chérie en public, il s'en trouve pour dire ça chaque semaine dans les magazines de mode, que la baise fonde le couple. Tu as fini par m'aimer après un mois ou deux, et quand je me suis mise blonde pour exister dans ton discours sur les femmes, j'étais contente que tu me baises encore.

C'est vrai que tu as fini par m'aimer, mais le décalage de ton amour en face de mon amour là depuis le début lui donnait un air de labeur ; pour m'aimer, il a fallu y mettre du tien, il a fallu te persuader. Il faut dire que chez toi, le travail a toujours tenu une grande place, dans l'amour comme dans le reste, c'est toi-même qui me l'as dit le soir où on s'est quittés. Tu m'as dit ce soir-là que dorénavant, tu voulais te consacrer à ta carrière et que pour ça il te fallait te concentrer et t'économiser la pesanteur de ma présence dans ta vie, tu pensais les choses en termes énergétiques, tu disais que je t'épuisais.

Tu n'es pas le premier à avoir dit ça. On m'a déjà dit



dans le passé que je n'étais pas une fille facile et je me suis toujours demandé ce que n'être pas facile pouvait vouloir dire. Je savais que ce n'était pas un compliment, que ça augurait mal même si derrière le rempart de mon attitude, on disait entrevoir les attraits du mystère. Pour moi n'être pas facile étaient des mots d'adieu, c'était une façon de dire que le mystère allait rester un mystère, pour moi, c'était de la démission. Quand aujourd'hui je repense à ma vie, je suis convaincue que c'est pour devenir plus facile que je suis devenue une pute, c'est vrai que le métier de pute exige une ouverture immédiate, sur le Net on l'a d'ailleurs écrit très souvent dans le passé, que j'étais ouverte. Souvent on m'a attribué le qualificatif open minded : dans ce métier, l'esprit doit s'ouvrir avant le reste.

Ensemble on a pourtant vécu de bons moments. Un mois ou deux après notre première rencontre à Nova, on s'est aimés en même temps. Entre nous, il y a eu des moments magnétiques où on ne prenait plus la peine de terminer nos phrases tant l'un savait où l'autre voulait en venir : c'était le stade de la contemplation de soi dans l'autre. Entre nous, il y a eu une courte période où on s'entendait sur tout et même sur le fait que les hommes et les femmes ne peuvent pas s'entendre. Je me souviens d'ailleurs de ce livre que tu avais lu où les hommes venaient de Mars et les femmes de Vénus, je me souviens que la mésentente y était expliquée de long en large et qu'à tes yeux, ces explications avaient fait de nous un couple typique ; l'un face à l'autre, nos sexes réagissaient comme prévu.

Puis est arrivé entre nous quelque chose qui n'était

pas un accident mais le résultat d'une série d'événements, je crois qu'on pourrait appeler ça de l'usure. Un peu avant que tu me quittes, je t'ai fait un enfant dans le dos sans te le dire et je me suis fait avorter ; c'était la première fois que je te cachais mes pensées. Avant que tu me quittes, je voulais réussir quelque chose toute seule. Je suppose que dans la panique de ton départ, j'avais oublié la fin dérisoire des contes de fées qui aboutissent aux enfants, j'avais aussi oublié qu'il ne me restait que peu de temps à vivre. Je suppose aussi que par esprit de vengeance, il fallait que tu me payes avec cet enfant ou je serais à jamais collée à toi, mon dieu que je déteste la force des hommes à ne pas être concernés, mon dieu que j'aimerais être un homme pour ne pas avoir à dire ces choses-là.

Quelque chose en moi n'a jamais été là. Je dis ça parce que ma tante n'a jamais pu voir mon futur dans ses tarots, elle n'a jamais pu me dire quoi que ce soit de mon avenir, même quand j'étais une enfant non ravagée par la puberté. Je suppose que pour certains, le futur ne commence jamais ou seulement passé un certain âge. Chaque fois que je me rendais chez elle, les cartes ne lui disaient rien. Devant moi, les cartes n'étaient que des cartes, ma présence avait pour effet de les démasquer. Par délicatesse, ma tante ne me l'a jamais avoué mais je sais qu'elle pensait que face à moi, ses cartes perdaient leur troisième dimension, je sais que soudain elle ne voyait plus que la saleté du carton plastifié et le côté cliché des figures, elle ne voyait plus qu'un assemblage muet de lignes et de couleurs. Elle constatait leur taille et ne faisait plus la

différence entre elles et le calendrier sur le mur, ses cartes et le calendrier ne lui donnaient plus qu'une information d'espace et de temps à laquelle rien ne pouvait être ajouté. Pour elle, ce n'était pas ma vie qui perdait son sens mais la matière même de tous les futurs. Je sais aussi que mon existence la remettait en question, sans doute qu'elle déplorait que ses tarots ne sachent pas représenter le doute, l'inertie, ou le temps figé des gens qui attendent la mort.

Le jour de mes quinze ans, j'ai pris la décision de me tuer le jour de mes trente ans, peut-être après tout que cette décision s'est posée en travers de ses cartes non armées contre l'autodétermination des gens.

Avec les années, la peur de ne rien voir troublait ma tante et l'empêchait de se concentrer. Elle se mettait directement en cause, peut-être qu'avec moi, elle a compris le désarroi des hommes qui ne bandent pas au lit. C'était très embarrassant pour elle et pour moi, c'était logique, ça voulait dire que toute ma vie il y avait eu erreur sur ma personne, ça voulait dire qu'à ma naissance, il avait dû se passer quelque chose, par exemple que sous information médicale officielle ma mère attendait un garçon et qu'une fois dans ses bras, hurlant mes poumons à son adresse pour qu'elle ne me laisse pas tomber, elle n'a pas cru à mon sexe. C'est peut-être pour cette raison que mes premiers souvenirs se rattachent au bleu, d'ailleurs d'après certaines photos du grand album de famille, les murs de ma chambre étaient recouverts de papier peint bleu, il me semble aussi que sur d'autres photos, les poupées que je tenais dans les bras avaient un drôle d'air.

Quand on s'est rencontrés la première fois à Nova,

j'allais avoir vingt-neuf ans sur le coup de minuit. Le problème entre nous était de mon côté, c'était la date de mon suicide fixée le jour de mes trente ans. J'imagine que si tu ne m'avais pas quittée, que si tu m'avais aimée jusqu'à la veille de mes trente ans, ma mort t'aurait marqué à vie et ce n'est pas parce que la solitude du jour au lendemain t'aurait fait crever, ce n'est pas non plus parce que dans le futur, tu n'aurais pas pu en aimer d'autres sans avoir peur que ton amour tue encore, mais parce que dans le choc de ma disparition, tu aurais compris que je venais de t'échapper en emportant avec moi toutes les réponses, et aussi parce que dans tous les souvenirs que tu aurais gardés de moi, tu buterais sur mon cadavre. Si on en veut aux gens qui se suicident, c'est parce qu'ils ont toujours le dernier mot.

Entre nous, il n'a jamais été question de ma mort prochaine. Avec toi, j'ai appris qu'il existait des choses beaucoup plus intimes que le cul, j'ai appris que dans la vie, certaines choses comme le désespoir ne se partageaient pas, que c'était un fardeau qu'on devait garder sur soi. Pendant notre histoire, tu m'as beaucoup parlé de tes ex et j'ai très peu parlé des miens, quand on rencontre un homme, on devrait pouvoir exiger de lui que ses ex soient définitivement hors du coup, on devrait avoir carte blanche pour détruire par le feu les albums de photos et les lettres, on devrait aussi pouvoir vider son système informatique de la trace des autres. Il n'a jamais été question de ça entre nous, de la porte de sortie de mes trente ans ; tu étais sain et les gens sains le sont trop pour concevoir qu'on puisse planifier sa mort, les gens sains ne courent pas après quelque chose qui arrivera tôt au tard, sans réclamation.

De toute façon dire quelque chose là-dessus finit par mobiliser trop de monde, je le sais parce que en abordant le sujet avec mes parents quand j'avais quinze ans, je me suis tout de suite retrouvée à l'hôpital. Dans ma chambre se trouvaient d'autres filles qui en avaient parlé aussi, je me souviens que l'une d'elles avait même tenté de le faire, elle avait pris cent aspirines. Qu'elle vive toujours me paraissait miraculeux, probablement parce que le chiffre cent m'avait impressionnée, il me semblait que c'était là le chiffre exact de la dose mortelle, c'était le point de non retour vers le néant, je me souviens qu'autour d'elle, elle avait fait bien des envieuses.

À l'hôpital, il était dit que chez les adolescentes malades du monde occidental, il y avait celles qui voulaient se tuer par overdose d'aspirines et celles qui perdaient du poids jusqu'à l'inanition. Selon les statistiques, celles qui se laissaient mourir de faim prenaient plus de temps pour mourir mais y arrivaient plus sûrement, ça voulait dire que mourir à petit feu payait à long terme. Il était aussi dit que mourir de faim donnait beaucoup de visibilité dans la famille qui devait se réorganiser pour résister à l'appel d'un trou noir. Dès que je suis sortie de l'hôpital, je suis devenue anorexique.

À l'hôpital, il était aussi dit que les garçons se tuaient plus efficacement que les filles qui, elles, réussissaient rarement leur coup parce qu'elles avaient une conception trop romantique des façons de se tuer. Souvent, le jour J, elles mettaient leurs plus belles robes et pensaient à l'avance à la position dans laquelle elles voulaient être retrouvées. Il était dit qu'elles étaient

également trop bavardes et qu'on les voyait donc venir de loin. Il était dit que la plupart d'entre elles écrivaient des lettres qui prenaient des semaines à écrire et qu'en cours de route elles changeaient d'idée, l'impulsion leur passait, il était dit qu'écrire revenait à mettre son entourage au courant, d'ailleurs dans les écoles secondaires du Québec, on met en garde les parents contre le goût de leurs filles pour l'écriture. On leur dit qu'écrire est louche à un âge où elles devraient écouter de la musique en lisant des magazines de mode, on leur dit aussi qu'écrire peut être un appel au secours, qu'au fond, écrire veut dire avoir des choses à dire sans les dire et que ça cache donc un problème de communication. Quand on m'a hospitalisée, c'était en pédiatrie. Il paraît que tout le monde, les médecins, la famille, les voisins, les amis et l'école secondaire au complet, a eu un mot pour moi, mais je n'ai jamais su lequel parce que personne ne me l'a jamais dit. Ce mot a dû être pauvre comme pauvre fille, ce mot a dû être pauvre comme déficit, comme indigente, comme handicap mental. Depuis l'avènement de la modernité, le suicide a perdu son côté héroïque. Si mon grand-père vivait toujours, il dirait que désormais se tuer n'est plus un outrage à la face de Dieu mais une sorte de crevaison, il dirait que sans la menace de la damnation éternelle au bout de la corde, le suicide est devenu une option.

Ma tante m'aimait beaucoup malgré nos rendez-vous manqués avec le futur. Elle et moi, on avait le même nez, grand et parfaitement droit, on aimait aussi l'idée que les morts aient suffisamment d'emprise sur la matière pour se venger des vivants. Dès qu'on lui a

annoncé la nouvelle de mon hospitalisation, elle est venue à l'hôpital avec ses tarots. Devant moi elle a reculé, tout à coup elle s'est rappelé que j'avais voulu mourir et qu'échouer une fois de plus à voir mon avenir dans ses cartes ne pourrait que me nuire davantage. Elle a préféré me parler avec son cœur, elle m'a dit qu'elle m'aimait comme une mère et que j'étais un cas ; je n'ai jamais su si elle voulait dire unique ou sans espoir. Ensuite elle a voulu tirer les cartes à quelqu'un, elle ne pouvait pas être venue en vain avec ses tarots alors qu'il y avait tant de gens en détresse autour d'elle et, dans un mouvement de compassion, elle a choisi la fille aux cent aspirines. Ma tante, soudain éclairée par ses tarots agencés en croix où la Lune et le Soleil se faisaient face, lui a dit qu'avoir eu la vie sauve allait marquer un tournant dans sa vie ; avoir survécu était en soi un signe de grandes réalisations, désormais, il y aurait pour elle beaucoup de calme et d'amour ; elle serait entourée de blanc partout, de murs blancs et de sarraus blancs, assurément le blanc dominerait sa vie. Ma tante lui a dit qu'une profession de dévouement l'attendait et qu'elle vivrait une très longue vie où elle travaillerait dans le milieu hospitalier sans doute, elle lui a dit qu'elle serait probablement médecin ou peut-être bien sage-femme, qu'elle sauverait des vies ou encore qu'elle les tirerait du ventre des mères vers la lumière, enfin que dans tous les cas, la vie serait un enjeu. Pendant que ma tante lui annonçait tout ça, la fille pleurait comme un bébé et, à travers ses larmes, elle lui a avoué qu'elle avait déjà pensé, quand elle était enfant, devenir infirmière comme sa mère. Un mois plus tard, on a appris qu'à sa sortie de l'hôpital

elle avait tenté de se suicider de nouveau en utilisant des lames de rasoir sur ses poignets. Quand on l'a trouvée, elle portait une robe blanche avec une lettre posée dessus.

Quand tu m'as vue ce soir-là à Nova, j'avais une longueur d'avance sur toi parce que tu savais déjà qui j'étais, tu me connaissais de réputation. Tu savais que dans le passé j'avais été une pute, tu savais aussi que j'avais écrit un livre qui s'était vendu et pour ça, tu as cru que j'avais de l'ambition. La première fois que tu m'as vue, c'était chez Christiane Charrette où j'étais l'invitée d'honneur. À mes côtés se tenait Catherine Millet et derrière moi défilaient sur un écran des photos d'elle nue. Assis dans ton salon, tu as vu chez moi ce quelque chose de pas facile qui tenait à distance et qui détonnait dans le contexte d'une émission de télé où j'aurais dû être remplie de l'enthousiasme de me confesser devant un public ; tu as vu mon attitude qui était de réticence et qui aurait dû être de gratitude, de consentement et de coopération. Tu as pensé que j'étais une snob, que j'étais au-dessus de mes affaires en repoussant les questions de mon air exaspéré et que jamais une femme comme moi ne s'intéresserait à un homme comme toi ; j'avais eu la reconnaissance des Français et toi tu n'avais pas encore publié, pour toi, j'étais certainement une femme de tête. Du côté de ton salon, j'étais une conquérante, pendant le temps de l'émission, tu en as même oublié Nadine.

Me connaître avant de me connaître t'a induit en erreur. Par exemple cette première fois où tu m'as vue à la télé, tu n'as pas pensé que la lentille des caméras



agrandissait les gens en leur donnant la même capacité de saturer l'espace, tu n'as pas pensé que les gens devenaient alors le centre du monde et de tous les regards comme les étoiles tenues au bout du télescope de ton père ; ton père était un passionné du cosmos et, chaque soir, il partait dans sa petite cabane d'observation sur le toit de votre immeuble pour contempler des étoiles dont il tentait de saisir le moment ultime de l'explosion, te laissant seul avec tes jouets et ton besoin de l'épater. Tu n'as pas pensé que dans l'écran d'une télé, on dépassait de loin sa grandeur réelle et que le bleu des yeux paraissait toujours plus bleu, que sous les spots du plateau, la peau revêtait à tout coup l'éclat doré de la réussite, mon dieu ce que je donnerais pour continuer à vivre sous cette forme dans ton esprit, mon dieu que j'aurais aimé qu'on ne se soit jamais rencontrés à Nova rue Saint-Dominique. Un jour mon grand-père m'a dit qu'il y avait un lien étroit entre l'amour et la distance, il m'a dit aussi que dès le lendemain du jour de la création de l'homme, Dieu s'était retiré très loin dans le ciel.

Quand je t'ai connu, j'ai connu du même coup tes trois ex, Nadine, Annie et Annick. J'ai également connu les filles du Net stockées en masse dans ton ordinateur et qui, celles-là, portaient tous les noms regroupés en grandes catégories, les Schoolgirls, les College Girls et les Girls Nextdoor, les Wild Girlfriends et celles qui portaient des bottes qui ne manquaient jamais de te faire chavirer devant ton écran, les Fuckmeboots. Grâce à toi, j'ai appris que sur le Net il y avait peu de Women.

Aujourd'hui je sais qu'entre nous, il y a toujours eu trop de monde, je sais que d'avoir été pute dans le passé t'a laissé supposer bien des choses, par exemple que tout m'était acceptable du moment que j'en prenais l'habitude. Tu as supposé que, dans tes manies de client, ma complicité était déjà gagnée. Sur le sujet du déséquilibre entre le sexe masculin et le sexe féminin, j'avais plusieurs théories qui te faisaient rire. Entre autres, je disais que l'équilibre entre les hommes et les femmes aurait pu exister si Dieu avait permis que l'ovulation soit produite par l'orgasme et non par l'autonomie d'un système qui ne tient pas compte de la montée du plaisir ni de l'urgence de se vider ni même des états d'âme qui pourraient entraver la libération de l'ovule. À ça j'ajoutais que si les femmes pouvaient décharger leur fertilité comme les hommes, les hommes en perdraient leurs moyens de bander et que cette question de la décharge des femmes les absorberait entièrement, qu'ils en parleraient des heures durant au téléphone avec leurs copains et qu'ils feraient les boutiques pour se rendre sexy. Je disais que la bipolarité qui supporte l'univers en agençant tous ses atomes et qui fait s'inverser les pôles sud et nord tous les  $x$  millions d'années donnerait aux hommes une nature de femme. Si mon grand-père m'avait entendue, il en aurait été retourné, mon grand-père ne croyait pas en l'évolution de l'espèce humaine, il croyait seulement en sa disparition.

Avant moi, tu n'avais connu que des brunes. Avant je n'en étais pas sûre mais aujourd'hui je sais que ma blondeur plaquée tous les mois sur mes cheveux

châtains a joué un rôle dans ton amour qui ne savait plus où se mettre après seulement huit mois d'histoire et qui est retourné aux femmes de tes souvenirs. Je dis ça parce qu'il existe des constantes chez tes ex comme les cheveux bruns et les noms qui vont dans le même sens avec la sonorité fillette du N et du I, Nadine, Annie et Annick. Dans ma vie, j'ai dû porter dix noms au moins mais c'est sous celui de Nelly que tu m'as connue, c'est fou cette répétition qui tend vers un nom suprême comme Nannie, femme des femmes parce que vraie maman au sens des seins à boire et des bras où dormir au début des temps de ton monde, après tout pourquoi la clé de ta queue ne se trouverait-elle pas dans le plus petit d'une lettre et une couleur comme le brun ne pourrait-elle pas être la réponse à toutes tes questions. Je me suis demandé si derrière le nom des hommes que j'ai aimés s'en tenait un autre, un nom de patriarce par exemple, un nom fait pour mon nom, qui s'opposerait aux choix de mon père et qui me conduirait au bout des pires cauchemars, le nom du grand amour pour qui je donnerais ma vie comme on dit quand on veut faire comprendre aux enfants que l'amour se paye au prix fort. Je n'ai rien trouvé et ça vaut peut-être mieux, voir son destin dans le nom des autres peut forcer à vivre. Au stade où j'en suis, je préfère que les tarots de ma tante ne se mettent pas à parler.

À Nova, je portais mon vrai nom pour les intimes et Nelly pour les autres. C'est donc dans la suite des noms de ton passé que je suis venue à toi. Mais le mystère de ton amour reste entier parce que je n'étais pas

brune et que la couleur de mes cheveux ne faisait donc pas partie de tes plans. Tout le monde croit que je me raconte des histoires parce qu'il existe des blondes dites incendiaires et des brunes laides dont on n'a rien à dire, mais tout le monde oublie que la beauté d'une femme ne sert à rien si elle n'entre pas dans le goût d'un homme et qu'une blonde même belle ne fait pas le poids devant un homme qui a besoin de la chaleur collectivement admise de l'amour d'une brune. Si je n'avais pas pris la décision de me tuer quand j'en aurai fini de t'écrire, je pourrais tenter sur toi l'expérience de me faire brune pour voir si tu me rappellerais à toi, mais à quoi bon te permettre de flaire, le temps de la repousse, ma vraie couleur sous la teinture, j'en ai assez de ces manœuvres de séduction de laboratoire qui ont trop souvent eu ma peau.

Mais les brunes pourrais-tu me dire ne méritent pas tant d'efforts de ma part parce que au Bily Kun où on sortait chaque vendredi, tu regardais les blondes autant que les autres et même plus parce que leurs têtes à peau claire formaient des points de repère dans l'obscurité du bar. Tu m'as dit un vendredi que, du haut de tes six pieds, tu pouvais constater que les blondes restaient immobiles alors que les brunes ne tenaient pas en place ; tu m'as dit que c'était parce que les blondes n'avaient pas besoin de bouger pour être vues alors que les brunes devaient jouer des coudes pour tomber dans le regard des hommes. Grâce aux blondes très blondes, as-tu dit ce vendredi-là en posant ta main de géant sur ma tête, ta main plus grande que Dieu qui savait me frapper sans me faire mal, le bar ressemblait à un ciel étoilé. Cette remarque aurait pu être un

lumière, s'appelait la « Catastrophe du Fer ». Mon grand-père aurait été si heureux de rencontrer ton père, en discutant, ils seraient tous deux parvenus à la conclusion que Dieu était un noyau de fer.

Il me semble que les hommes sont ainsi, qu'ils meurent au bout de leurs ressources, qu'ils crèvent tous d'avoir voulu rencontrer leurs semblables et de n'avoir, pour finir, connu que la catastrophe.

Il me semble aussi que cette lettre est venue au bout de quelque chose ; elle a fait le tour de notre histoire pour frapper son noyau. En voulant le mettre au jour, en voulant y entrer, je ne me suis que blessée davantage. Écrire ne sert à rien, qu'à s'épuiser sur de la roche ; écrire, c'est perdre des morceaux, c'est comprendre de trop près qu'on va mourir. De toute façon les explications n'expliquent rien du tout, elles jettent de la poudre aux yeux, elles ne font que courir vers un point final.

Cette lettre est mon cadavre, déjà, elle pourrit, elle exhale ses gaz. J'ai commencé à l'écrire le lendemain de mon avortement, il y a un mois.

Aujourd'hui, ça fait exactement un an qu'on s'est rencontrés.

Demain, j'aurai trente ans.

